

Aujourd'hui, comme au temps de Pie V, le génie et la sagesse humaine sont à bout. Dieu seul peut refaire les affaires humaines, et il les refera par son Église. Pie X le croit, et lui, qui ne compte pas sur lui-même, ne doute pas un instant de la restauration chrétienne que Dieu veut faire et dont il sera le premier ouvrier. Il se met à l'œuvre, ferme et tenace dans sa douceur, comme Pie V était doux dans sa force et son inflexibilité. En quelques années, quelles réformes entreprises et menées sans bruit, avec une ferme et inflexible douceur, et qui changeront en Italie, en France, et dans la plupart des pays, la face de l'Église !

On se rappelle que l'œuvre capitale de Pie V fut la réforme, nous pourrions dire la restauration de la liturgie. C'est l'œuvre première reprise par Pie X, dès la première année de son Pontificat. Le saint Pape du seizième siècle avait voulu surtout organiser la prière officielle de l'Église, et mettre entre les mains de ses prêtres et de ses Pontifes ces formules authentiques et invariables de la prière et de la louange, qui sont les armes toutes-puissantes de la milice sacrée. Il attendait de cette prière liturgique universellement pratiquée par les ministres de Dieu, la réforme de l'esprit et du cœur, sans laquelle les canons des Conciles sont impuissants à réformer les mœurs. Le Pape du vingtième siècle, en rendant aux chants de la liturgie catholique leur beauté et leur onction première et au culte public sa solennité, veut associer davantage à la prière de l'Église le peuple catholique, et l'attacher davantage à sa foi en lui en donnant l'intelligence et l'amour.

C'est bien dans les deux Pontifes la même intelligence surnaturelle des besoins du peuple chrétien et le même zèle pour y pourvoir, — en particulier pour instruire les fidèles des vérités de la foi et de la morale catholiques. Si Pie V n'avait pas fait composer cet admirable catéchisme romain à l'usage des prêtres qui ont la charge d'instruire le peuple fidèle, son successeur n'aurait pas manqué de le donner à l'Église.

Enfin, sans rappeler tous les traits communs aux deux Pontifes, c'est, dans le Pape du vingtième siècle comme dans celui du seizième, cette prudence surnaturelle et cette force qui n'est pas de l'homme qui président au gouvernement de l'Église. Ni l'un ni l'autre n'a cure de lui-même, ni ne fait grand état des finesses de la politique et des habiletés humaines ; mais tous les deux sont incapables de